

Daniel **Diatkine**

Adam Smith

La découverte du capitalisme et de ses limites



ÉCONOMIE HUMAINE
SEUIL

ADAM SMITH

La découverte du capitalisme
et de ses limites

DANIEL DIATKINE

ADAM SMITH

La découverte du capitalisme
et de ses limites

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

« ÉCONOMIE HUMAINE »

Par « Économie humaine », nous entendons exprimer l'adhésion à une finalité et à une méthode. La seule finalité légitime de l'économie est le bien-être des hommes, à commencer par celui des plus démunis. Et, par bien-être, il faut entendre la satisfaction de tous les besoins des hommes ; pas seulement ceux que comblent les consommations marchandes, mais aussi l'ensemble des aspirations qui échappent à toute évaluation monétaire : la dignité, la paix, la sécurité, la liberté, l'éducation, la santé, le loisir, la qualité de l'environnement, le bien-être des générations futures, etc.

Corollaires de cette finalité, les méthodes de l'économie humaine ne peuvent que s'écarter de l'économisme et du scientisme de l'économie mathématique néoclassique qui a joué un rôle central au xx^e siècle. L'économie humaine est l'économie d'un homme complet (dont l'individu maximisateur de valeurs marchandes sous contrainte n'est qu'une caricature), d'un homme qui inscrit son action dans le temps (et donc l'histoire), sur un territoire, dans un environnement familial, social, culturel et politique ; l'économie d'un homme animé par des valeurs et qui ne résout pas tout par le calcul ou l'échange, mais aussi par l'habitude, le don, la coopération, les règles morales, les conventions sociales, le droit, les institutions politiques, etc.

L'économie humaine est donc une économie historique, politique, sociale, et écologique. Elle ne dédaigne pas l'usage des mathématiques comme un langage utile à la rigueur d'un raisonnement, mais refuse de cantonner son discours aux seuls cas où ce langage est possible. Au lieu d'évacuer la complexité des sociétés humaines (qui ne se met pas toujours en équations), l'économie humaine s'efforce de tenir un discours rigoureux intégrant la complexité, elle préfère la pertinence à la formalisation, elle revendique le statut de science humaine, parmi les autres sciences humaines, et tourne le dos à la prétention stérile d'énoncer des lois de la nature à l'instar des sciences physiques.

Le projet de l'économie humaine est un projet ancien, tant il est vrai que nombre des fondateurs de la science économique ont pensé celle-ci comme une science historique, une science sociale, une science morale ou encore psychologique. Mais ce projet est aussi un projet contemporain qui constitue le dénominateur commun de bien des approches (post-keynésiens, institutionnalistes, régulation, socioéconomie, etc.) et de nombreuses recherches (en économie du développement, de l'environnement, de la santé, des institutions ; en économie sociale, etc.).

Nous nous proposons d'accueillir ici les essais, les travaux théoriques ou descriptifs, de tous ceux qui, économistes ou non, partagent cette ambition d'une économie vraiment utile à l'homme.

Jacques Généreux

ISBN 978-2-02-138453-6

© Éditions du Seuil, avril 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

Le premier objectif de ce livre est d'inciter sa lectrice ou son lecteur à lire les *Recherches sur la nature et les causes de la Richesse des nations*¹. Celles-ci ne furent pas écrites pour des économistes mais pour des « législateurs », c'est-à-dire pour les citoyens. C'est d'ailleurs ainsi que Antoine Nicolas Caritat, marquis de Condorcet (1743-1794)² l'avait compris, en publiant un copieux résumé de l'ouvrage d'Adam Smith (1723-1790) – traduit par son ami Rouché – dans la *Bibliothèque de l'homme public* en 1790. La *Richesse des nations* – comme *L'Esprit des lois* ou la *Politique* d'Aristote, qui y figurent parmi beaucoup d'autres – était alors perçue comme un des éléments nécessaires à l'instruction publique. En avoir une connaissance plus qu'élémentaire était – pensait Condorcet – indispensable aux citoyens, en ces débuts de la Révolution. En effet, ce livre est écrit contre les privilégiés et les privilèges. Ces derniers, expose Smith, sont les conséquences de ces temps obscurs au cours desquels s'étaient nouées de solides alliances

1. Qui sera citée ensuite *RDN*, dans l'édition de la traduction française de Germain Garnier republiée par Flammarion en 1991. Cette édition a pour principal mérite d'être aisément disponible, et le français de G. Garnier, malgré quelques erreurs, a également le mérite de restituer au lecteur le style de la fin du XVIII^e siècle que l'on trouve dans l'original. Deux nouvelles traductions existent : la première, sous la direction de Paulette Taieb, qui a été publiée par les Presses universitaires de France en 1995, la seconde, sous la direction de Philippe Jaudel, aux éditions Economica à partir de 2000. Malgré tout le recours à l'édition de référence (Edition de Glasgow citée dans les Indications bibliographiques ci-dessous) est parfois nécessaire et sera citée *WON*.

2. Dont l'épouse, Sophie de Grouchy, sera la première traductrice de l'autre grand ouvrage de Smith, *La Théorie des sentiments moraux*. Une nouvelle traduction par M. Biziou, C. Gauthier et J.-F. Pradeau a été publiée en 1999 par les Presses universitaires de France et rééditée dans la collection Quadrige en 2003. C'est elle qui sera citée ensuite *TSM*.

entre les princes et les bourgeoisies urbaines, unis par leur lutte commune contre les seigneuries locales. Dans le domaine économique, les privilégiés s'expriment par des monopoles (des protections) accordés par les princes en faveur de tel groupe d'intérêt ou telle entreprise, souvent en échange de « gratifications ». De plus, Smith montre que, au-delà des expédients ou même de la corruption pure, il existe un lien plus profond d'accointance intellectuelle entre les législateurs (et donc les citoyens) et les marchands (ou les capitalistes). L'effet de cette connivence est ce qu'il nomme le *système mercantile*. Ce terme désigne à la fois une expression politique de la *société commerciale*, qui caractérise celle-ci en Europe occidentale, et les discours émanant aussi bien de savants que de marchands justifiant ce système. La société commerciale est le terme employé par Smith en même temps que celui « d'état avancé des sociétés ». L'utilisation de ces deux notions n'est pas fortuite. La société commerciale est une *étape* (ultime, sans doute) de l'évolution historique des sociétés. L'état avancé des sociétés caractérise une *économie* où les prix naturels sont définis par le fait que la vente des marchandises rapporte le taux naturel de profit à ceux « qui les apportent au marché ».

C'est ainsi que le capitalisme est découvert par Smith sous trois dimensions : économique, historique et politique. La dimension politique du capitalisme est le « système mercantile », sa dimension économique est désignée dans la *RDN* sous le terme d'« état avancé des sociétés » ; enfin la dimension historique du capitalisme est nommée « société commerciale », qui succède aux sociétés de chasseurs-cueilleurs, d'éleveurs et d'agriculteurs. La prise en compte de l'ensemble de ces dimensions du capitalisme fait à la fois la richesse et la difficulté de la *RDN*.

Il faudra donc répondre à la question suivante : comment et pourquoi celui qui est considéré par la plupart de nos contemporains comme le porte-parole de la « bourgeoisie montante » pense-t-il son plus célèbre ouvrage comme une critique du capitalisme du XVIII^e siècle ? Car la critique du système mercantile, et donc de la dimension politique du capitalisme, est bien l'objet initial du livre de Smith. Selon ce dernier, le système mercantile affirme l'identité des intérêts de la classe des marchands et des manufacturiers (pour employer les termes de Smith) – ou des capitalistes (pour employer la terminologie d'Anne Robert Jacques Turgot [1727-1781]¹) – et de l'intérêt commun. Or, tel n'est pas le

1. *Formation et la distribution des richesses*, Paris, Flammarion, 1997, p. 194 et suiv.

cas, entend démontrer Smith. Si l'intérêt des deux autres classes qui composent la société (celle des propriétaires et celle des travailleurs) va toujours dans le sens de l'intérêt général, il n'en va pas de même en ce qui concerne l'intérêt de la classe des marchands (ou des capitalistes). Démontrer ces propositions est l'objet du Livre I de la *RDN*. Il faut souligner d'emblée cette particularité : le capitalisme implique, selon Smith, une société constituée de classes sociales dont les intérêts sont différents. Les conflits sociaux *ne sont donc pas réductibles* à des conflits individuels. Cette proposition est affirmée comme une évidence par Smith, et nous verrons qu'en cela il n'a rien d'original. Une seconde caractéristique la complète : l'intérêt général est distinct de l'intérêt de chacune de ces classes. *A fortiori*, l'intérêt général n'est pas la somme des intérêts individuels. Là encore, cette proposition n'a rien d'original puisqu'elle est commune à toute la tradition de la philosophie politique classique¹. Cette conception des phénomènes économiques et sociaux s'oppose radicalement à l'individualisme méthodologique, conception qui domine une partie non négligeable des sciences sociales aujourd'hui, selon laquelle seuls les comportements individuels peuvent être pris en compte.

Ici se trouve la principale difficulté que le lecteur devra surmonter, tant est prégnante aujourd'hui l'idée selon laquelle Smith est le fondateur du libéralisme économique qui identifie l'intérêt des entreprises (des entrepreneurs, des capitalistes) et l'intérêt général. Si l'on accepte cette première définition du libéralisme économique, le lecteur se trouvera confronté à un premier paradoxe : Smith attaque frontalement le libéralisme économique en attaquant ce qu'il nomme la « partialité » et donc l'injustice du système mercantile. Le système mercantile est injuste, mais dans un sens qu'il faut tout de suite préciser. Il n'est pas injuste au sens où la répartition des richesses y serait telle qu'une partie de son montant serait détournée au profit des marchands, par exemple. Le système mercantile est injuste parce qu'il est partial, parce qu'en tant que système de législation il confond l'intérêt d'une classe sociale (celle des marchands et des manufacturiers) avec l'intérêt général. Le résultat de cette partialité est triple. D'une part, le taux d'enrichissement de tous s'en trouve réduit, mais non anéanti du moins en Grande-Bretagne,

1. Pour une claire mise au point, voir Quentin Skinner, *Liberty Before Liberalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998 ; *La Liberté avant le libéralisme*, trad. M. Zaghera, Paris, Seuil, 2000.

car ce n'est pas le cas partout ; d'autre part, la défense des intérêts des marchands, et en particulier de l'exclusif colonial, conduit à des guerres qui embrasent pour la première fois la presque totalité du monde. Il est tout à fait significatif que les historiens qualifient la guerre de Sept Ans (1756-1763) de « première guerre mondiale », puisqu'elle s'est déroulée sur des fronts non seulement européens, mais aussi américains et asiatiques. On verra comment la situation politique et économique de la Grande-Bretagne au lendemain de cette « première guerre mondiale » qu'elle a remportée, et à la veille de la guerre d'indépendance des États-Unis (1775-1783) », qu'elle va perdre, éclaire certaines des propositions *politiques* de la *RDN*. Enfin on peut (peut-être) penser que la « constitution » de la Grande-Bretagne, si proche de la constitution romaine et sauvée par la révolution de 1688, est maintenant menacée de se transformer en une nouvelle forme de tyrannie (comme le fut la République romaine soumise au despotisme impérial) du fait de l'extension immense de l'empire colonial après la guerre de Sept Ans.

Il faut souligner un deuxième paradoxe. Quand Smith dénonce la « partialité » du gouvernement britannique qui fait sien le système mercantile, c'est-à-dire qui fait sien les intérêts des marchands (en premier chef de la Compagnie des Indes orientales, mais pas seulement) identifiés à ceux de l'empire (colonial) britannique naissant, il attaque du même coup ce qui peut expliquer l'essor étonnant du capitalisme en Europe. Car c'est peut-être la première fois, à l'exception du cas des « petites républiques commerçantes » (les cités italiennes de la Renaissance, les Provinces-Unies), que les classes dirigeantes (les *landlords*, pour l'essentiel) légitimeront pleinement le point de vue des marchands et des manufacturiers, comme le désigne Smith, en le faisant leur.

Enfin, il me faut aborder tout de suite un troisième paradoxe. En attaquant le système mercantile, Smith attaque certaines propositions théoriques qui en constituent le cœur. Ces propositions affirment (sans jamais le justifier solidement) que le taux d'intérêt de la monnaie est inversement proportionnel à l'« abondance » de monnaie disponible, et que cette plus ou moins grande « abondance » mesure l'enrichissement d'une économie. Ces propositions sont les cibles théoriques de la *RDN*, qui consacre une partie essentielle de son Livre II à montrer non seulement que le taux d'intérêt dépend avant tout du taux de profit réel, mais aussi que l'ensemble des phénomènes monétaires ne font que « masquer » la richesse *réelle* et l'enrichissement *réel* (l'accumulation du capital). La

monnaie, sous quelque forme qu'elle soit, est donc rejetée aux marges de l'analyse économique. Certains économistes s'en félicitent encore aujourd'hui, d'autres le déplorent. Mais dans tous les cas, l'ambition de ce livre est de comprendre cette marginalisation de la monnaie. Pour ce faire, il faut remonter loin.

Je chercherai d'abord à expliquer quelles sont les origines d'une telle attaque par Smith. On vérifiera qu'elle s'enracine dans une réflexion sur les fondements de la justice, une fois celle-ci débarrassée de ses justifications religieuses. Si le droit et les institutions ne sont pas « naturels », s'ils sont des « artifices », c'est-à-dire des productions humaines, ils peuvent et doivent être expliqués. David Hume (très proche de Smith) avait déjà montré que le droit et les institutions sont des productions de l'entendement humain destinées à canaliser la cupidité, seule « passion immédiatement destructive de la société ». Smith prolonge cette approche en opérant des déplacements sur deux points décisifs : d'une part, le droit et les institutions sont des productions de l'histoire des sociétés qui ne peuvent donc pas être expliquées seulement par les principes de l'entendement, c'est-à-dire par la psychologie, mais qui doivent l'être par cette histoire elle-même ; d'autre part, il substitue l'accumulation du capital à la cupidité. L'accumulation du capital est donc l'activité des marchands dont le système mercantile et ses institutions se font les défenseurs. Smith quitte alors le domaine de la morale pour entrer dans celui de l'économie et de la politique.

C'est pourquoi la critique du système mercantile n'épuise nullement la *RDN*. Ce livre montrera que celle-ci n'est, selon son auteur, qu'un élément important d'un projet beaucoup plus vaste, qui est celui de la science du législateur, science qui n'est pas tant celle que le législateur est supposé maîtriser, mais celle qui doit permettre de penser comment et à quelles conditions le législateur (les citoyens) peut gouverner avec impartialité. En d'autres termes, la question posée est : quelles institutions permettraient de transformer le système mercantile (partial, donc injuste) en système de la liberté naturelle (impartial, donc juste), c'est-à-dire un système qui permettrait de canaliser et de maîtriser le capitalisme ? Car si l'accumulation du capital permet l'enrichissement des plus pauvres en même temps que celui, beaucoup plus rapide, des plus riches, le capitalisme est lourd de menaces politiques. Le système mercantile est certes critiqué par Smith d'abord comme une politique économique inefficace, mais aussi et surtout comme une politique dangereuse. C'est ainsi, par exemple, que l'*exclusif colonial*, expression la

plus pure du système mercantile, conduit l'Empire britannique à tyranniser ses colonies (américaines, irlandaises et indiennes), et donc à des conflits coûteux, interminables et désastreux.

C'est donc à l'occasion de cette attaque contre le système mercantile que Smith découvre le capitalisme. Smith a découvert le capitalisme comme Amerigo Vespucci a découvert un « Nouveau Monde ». Comme Vespucci, il ne l'a pas nommé. De même que Vespucci a opposé, et c'est en cela qu'il fut décisif, le Nouveau Monde à l'Ancien Monde, Smith oppose l'« état avancé » des sociétés à leur « état primitif ». Ce livre mettra ainsi en évidence une particularité remarquable de la *RDN* : le système mercantile, c'est-à-dire la forme européenne du capitalisme tel qu'il se développe sous les yeux de Smith, est un modèle économique viable bien que dangereux. Mais il n'est pas le *seul* modèle économique viable. L'état primitif l'est également (même si l'enrichissement comme les inégalités y sont beaucoup plus faibles). Cette pluralité des modèles économiques est très caractéristique et, Marx mis à part, on ne la retrouvera dans aucun texte important de la littérature économique

Cependant la description de cette découverte n'est pas le seul enjeu de ce livre. Un autre objectif de ce dernier est de montrer comment l'analyse économique smithienne – qui prend donc racine à la fois dans la réflexion philosophique de son auteur et dans ses prises de position politiques contre le système mercantile – acquiert son identité et donc son *autonomie*. Si le système mercantile est caractérisé par l'accumulation du capital, il faut avant tout expliquer comment l'enrichissement des uns non seulement ne s'effectue pas au détriment des autres, mais permet aussi l'enrichissement, certes inégal, de tous.

Ce qui pose alors une première question de théorie économique : comment expliquer cet enrichissement (la croissance, dirions-nous aujourd'hui) ? Dès ses premiers textes, Smith apporte une réponse qui inaugure aussi la *RDN*. Ce sont les progrès de la division du travail, conséquences de l'extension des marchés, qui expliquent les progrès de la productivité du travail, de la richesse par tête, et qui expliquent que le plus pauvre Anglais soit plus riche (dans un certain sens que Smith précise) que le plus riche des Indiens d'Amérique ; et ce malgré l'accroissement des inégalités à l'avantage de classes qui ne travaillent pas du tout, quand tous sont supposés travailler chez les Indiens d'Amérique.

Dans un second temps, Smith enrichit de façon décisive ce dernier

modèle. L'accumulation du capital, fruit de l'épargne, est, elle-même, une seconde cause de l'enrichissement. C'est cette seconde cause qui se trouve au cœur de la *RDN*. Elle y joue un rôle décisif dans cet ouvrage, et le capital, défini comme un stock de richesses utilisé en vue du profit, devient un concept central de l'analyse smithienne.

Il faudra donc comprendre comment s'articulent ces deux causes de l'enrichissement – la division du travail et l'accumulation du capital ; comprendre aussi comment et dans quels secteurs l'accumulation du capital débute puis se propage. Ces questions sont compliquées, et les théories économiques, pour pouvoir progresser, ont été obligées de simplifier. C'est pourquoi certaines de ces questions se sont trouvées alors marginalisées ou oubliées. Cette marginalisation ou cet oubli est aussi l'effet des multiples lectures de la *RDN* qui se sont empilées depuis plus de deux cents ans. Car il est arrivé à ce livre ce qui arrive aux grands livres : il a contribué à fabriquer ses lecteurs, et certains de ces lecteurs, finalement, sont devenus les économistes. En effet, la plupart des lecteurs de la *RDN*, qui l'ont lu en économistes, l'ont lu en lui posant *leurs* questions particulières et ont été souvent heureux de constater que Smith disait *presque* ce qu'ils disaient. C'est ainsi que, selon David Ricardo, Smith a « défini avec précision l'origine de la valeur d'échange¹ » ; que, pour Karl Marx, Smith « a reconnu l'origine véritable de la plus-value² » ; ou bien que « l'immense importance de Smith pour nous, sa grande prouesse est – comme Friedrich Hayek et d'autres l'ont indiqué avec tellement d'éloquence – la doctrine de “la main invisible”, sa vision de la manière dont les actions volontaires de millions d'individus peuvent être coordonnées grâce à un système de prix sans direction centralisée », écrivait Milton Friedman³ ; ou que l'analyse du fonctionnement du marché proposée par la *RDN* est « la contribution intellectuelle la plus importante que la pensée économique a[it] produite en vue de la compréhension des phénomènes sociaux⁴ ». Cette étonnante diversité est, comme il se doit, assortie d'une pluie de

1. D. Ricardo, *Des principes de l'économie politique et de l'impôt* (1817), trad. C. Soudan, Paris, Flammarion, 1992, p. 54.

2. K. Marx, *Théories de la plus-value* (posthume, 1905-1910), trad. G. Badia, Paris, Éditions sociales, t. I, 1974, p. 76.

3. M. Friedman, *Adam Smith's Relevance for 1976*, in *Selected Papers*, n° 5, Chicago, University of Chicago, 1976, p. 15.

4. K. Arrow et F. Hahn, *General Competitive Analysis*, Amsterdam, North Holland, 1971, p. 1. Trad. de l'auteur.

critiques à la mesure de l'hommage. De façon « inconséquente », Smith « a imaginé un autre étalon de mesure de la valeur » (Ricardo, *ibid.*) ; il est « infesté de préjugés physiocratiques et vulgaires » (Marx, *ibid.*) ; enfin Murray Rothbard, qui se place dans la tradition libérale autrichienne illustrée par Hayek, affirme que « le problème n'est pas simplement que Smith n'est pas le fondateur de la science économique ; le problème est qu'il n'a rien produit de vrai et que tout ce qu'il a produit était faux¹ ».

Ces difficultés de lecture expriment le fait que si la *RDN* a produit ses lecteurs, ceux-ci, en retour, ont produit la *RDN*. Ainsi Ricardo était certain que les chapitres V et VI du Livre I introduisaient au chapitre I de son propre livre, Marx y trouvait sa théorie de l'exploitation que Smith était censé opposer à l'analyse du profit de Sir James Steuart. Aujourd'hui, la lecture dominante, parfaitement exposée par Friedman ou par Arrow et Hahn, associe la métaphore de la « main invisible » aux performances du marché, comme si plus de quatre cents pages ne séparaient pas l'analyse du marché proposée par Smith de cette métaphore. Enfin Rothbard boucle la boucle comme si Marx avait raison : Smith serait le père de la théorie de la valeur-travail, la mère de tous les socialismes.

Ricardo, Marx, Friedman, Arrow, Hahn et Rothbard sont des économistes, et, comme tous les économistes, ils sont, plus ou moins consciemment, des historiens de la pensée économique. En un certain sens, ils pratiquent la théorie économique rétrospectivement, ce qui est inévitable puisqu'ils savent bien qu'ils dépendent étroitement d'économistes anciens dans la mesure où les concepts économiques (de marché, de prix, de monnaie...) sont les produits de ces textes théoriques et pas seulement des mots usités dans la vie quotidienne. C'est inévitable et c'est utile, parce qu'ainsi ils améliorent leur compréhension de leurs théories. Cependant, le texte de la *RDN* ainsi traité est devenu un palimpseste inintelligible. En effet, toutes ces lectures superposées, dont aucune n'est absurde, font de ce livre un lacis qui semble inextricable d'intuitions géniales et d'erreurs grossières.

Les ouvrages spécialisés en histoire de la pensée économique rencontrent des difficultés analogues. Les deux ouvrages les plus

1. « *The problem is that he originated nothing that was true, and that whatever he originated was wrong* », *An Austrian Perspective on the History of Economic Thought*, vol. 1, Auburn, Mises Institute, 2006, p. 435.

importants sont ceux de Samuel Hollander¹ et de Tony Aspromourgos² et ils font autorité. Ces deux auteurs ont lu la *RDN* en économistes et ils jugent, et ils ont de bonnes raisons de le faire, que la question économique qui commande toutes les autres est celle de la détermination des prix à laquelle ils apportent l'un et l'autre des réponses assez différentes. Ils cherchent naturellement une réponse à cette question dans l'ouvrage de Smith, mais ils ne semblent pas imaginer que cette question puisse ne pas y être posée. Leurs lectures font alors apparaître des incohérences analytiques, comme si la *RDN*, ainsi couchée sur ce lit de Procuste théorique, n'était jamais à la mesure des contraintes que l'analyse est en droit d'exiger.

On pourrait donc s'étonner à juste titre de tant de lectures contradictoires. Adam Smith était-il un génie incohérent ? Il s'agit de tenter d'éclaircir cet oxymore. Comment d'abord l'expliquer ? Comment ensuite restaurer la cohérence de la *RDN* ?

Pour cela, il faut donc tenter d'adopter une démarche différente de celle empruntée jusqu'ici par les économistes. Au lieu de remonter des théories économiques ultérieures qui me paraissent, à tort ou à raison, pertinentes, je vais essayer de partir de l'*amont* de la *RDN*, en empruntant une démarche déjà suivie par des *Historians of Ideas*, tels Donald Winch³, Knut Haakonssen⁴ ou Emma Rothschild⁵. Ces historiens des idées politiques, mais aussi économiques et sociales, ont cherché avant tout à reconstituer les *questions* philosophiques originaires auxquelles la *Théorie des sentiments moraux* (l'autre ouvrage important de Smith) et la *RDN* répondent, questions *oubliées* parce que recouvertes par les lectures successives qui en ont été faites. L'originalité de l'ouvrage ici proposé est de prolonger cette approche en montrant comment les questions de théorie économique, cette fois posées par la *RDN*, sont nées des prises de position philosophiques et politiques de Smith.

Les réponses que Smith apporte à ces questions sont naturellement discutables, et si certaines d'entre elles constituent encore une base

1. *The Economics of Adam Smith*, Toronto, The University of Toronto Press, 1973.

2. *The Science of Wealth: Adam Smith and the Framing of Political Economy*, Cheltenham, Routledge, 2009.

3. *Adam Smith's Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978.

4. *L'Art du législateur: la jurisprudence naturelle de David Hume et d'Adam Smith* (1981), trad. F. Kearns, Paris, PUF, 1998.

5. *Economic Sentiments. Adam Smith, Condorcet and the Enlightenment*, Harvard, Harvard University Press, 2002.

très solide de la connaissance, on ne recherchera pas dans la *RDN* une théorie alternative aux approches contemporaines. En revanche, ses interrogations sur la nature historique du capitalisme, ses apports comme les dangers qu'il fait courir à l'humanité sont encore d'actualité et bien souvent oubliés.

Ce livre est le produit joint d'un séminaire consacré à Hume et à Smith dans le cadre du DEA, puis du M2 Recherche d'histoire de la pensée économique (université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, université d'Évry et d'autres universités). Il doit beaucoup aux participants à ce séminaire.

Il a également bénéficié de l'aide matérielle et intellectuelle des deux équipes de recherche auxquelles l'auteur a successivement appartenu – Phare (université de Paris 1) et Epee (université d'Évry Paris-Saclay) – ainsi que des discussions collectives au sein des équipes BETA (CNRS et université de Strasbourg) et Triangle (CNRS et université Lumière-Lyon II). L'auteur doit également beaucoup aux séminaires du CAESAR (université de Paris-Nanterre) et aux discussions avec C. Benetti, A. Berthoud, J. Cartelier et R. Frydman.

L'auteur est tout particulièrement reconnaissant à l'égard de Carlo Benetti, de Jean Delemotte, de Jean-Marc Gayman, d'André Hervier, d'A. Lapidus, d'André Straus et de Donald Winch, qui l'ont fait bénéficier de leurs remarques critiques.

Enfin, ce livre a profité de la très grande compétence dans le domaine de l'histoire des théories monétaires et financières de Sylvie Diatkine.

Il va de soi que les erreurs que ce livre contient sont entièrement miennes.

Repères chronologiques

- 26 avril 1711 naissance de David Hume à Édimbourg.
- 16 juin 1723 naissance d'Adam Smith à Kirkcaldy (Écosse).
- 1733-1735 séjour de Hume à La Flèche où il rédige son ouvrage majeur, le *Traité de la nature humaine* (*A Treatise of Human Nature*), publié en 1739 et en 1740.
- 1737-1746 études de Smith à l'université de Glasgow, puis à Baillol College à Oxford.
- 1740-1748 guerre de succession d'Autriche.
- 1741 premiers *Essais moraux et politiques* de Hume.
- 1745 Hume n'est pas recruté à l'université d'Édimbourg sous l'effet d'une accusation d'athéisme (échec répété en 1751 à Glasgow).
- 1745-1746 tentative d'insurrection des Stuart et des Highlanders.
- 1748-1751 Smith donne des leçons privées à Édimbourg.
- 1749 (?) rencontre de Hume et Smith à Édimbourg.
- 1751 Smith est nommé professeur de logique à l'université de Glasgow.
- 1752 Smith succède à Hutcheson à la chaire de philosophie morale de l'université de Glasgow.
- 1756-1763 guerre de Sept Ans.
- 1759 publication de la *Théorie des sentiments moraux*. Autres éditions: 1761, 1767, 1774, 1781, 1790.
- 1764 Smith démissionne de sa chaire et devient précepteur du jeune duc de Buccleuch, sur la recommandation du beau-père de celui-ci, Sir Charles Townshend (1725-1767), homme politique important qui deviendra chancelier de l'Échiquier en 1766.
- 1764-1766 avec son élève, Smith rejoint Hume qui est secrétaire privé de l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris. Après avoir séjourné à Toulouse, il rencontre Voltaire à Ferney. De retour à Paris, Smith fréquente le salon de Mme d'Enville, rencontre d'Holbach et Helvétius, Quesnay et probablement Turgot.
- Fin 1766 retour de Smith en Angleterre puis en Écosse. Commence la rédaction de la *RDN*.

- 9 mars 1776 publication de la *Richesse des nations* chez Strahan, à Londres. Autres éditions du vivant de Smith : 1778, 1784, 1786 et 1789.
- 15 août 1776 mort de David Hume. Smith est son exécuteur testamentaire.
- 1778 commissaire des Douanes à Édimbourg.
- 17 juillet 1790 mort de Smith à Édimbourg.

PREMIÈRE PARTIE

La justice et l'enrichissement

La Croissance ou le Progrès ?
Croissance, décroissance, développement durable
par Christian Comeliau

Les Nouvelles Géographies du capitalisme
Comprendre et maîtriser les délocalisations
par Olivier Bouba-Olga

Le Nouveau Mur de l'argent
Essai sur la finance globalisée
par François Morin

Le Coût de l'excellence
Nouvelle édition
par Nicole Aubert et Vincent de Gaulejac

La Croissance américaine ou la Main de l'État
par Alain Villemeur

Essais
par Karl Polanyi

Sociologie économique
par Mark Granovetter

Pourquoi les crises reviennent toujours
Nouvelle édition mise à jour
par Paul Krugman

L'État prédateur
Comment la droite a renoncé au marché libre
et pourquoi la gauche devrait en faire autant
par James K. Galbraith

L'Histoire économique globale
par Philippe Norel

Politique de l'association
par Jean-Louis Laville

Un monde sans Wall Street ?
par François Morin

Travail, les raisons de la colère
par Vincent de Gaulejac

La Démondialisation

par Jacques Sapir

L'Entreprise et l'Éthique

Nouvelle édition augmentée

*par Jérôme Ballet, Françoise de Bry,
Aurélie Carimentrand et Patrick Jolivet*

La Protection sociale :

un investissement pour notre avenir

par Alain Villemeur

La Révolution du don

Le management repensé à la lumière de l'anthropologie

par Alain Caillé et Jean-Édouard Grésy

Le Capitalisme paradoxant

Un système qui rend fou

par Vincent de Gaulejac et Fabienne Hanique

Inégalités

par Anthony B. Atkinson

L'Économie post-keynésienne

Histoire, théories et politiques

Collectif dirigé par

Éric Berr, Virginie Monvoisin et Jean-François Ponsot

Misbehaving

Les découvertes de l'économie comportementale

par Richard Thaler